

Témoigner.

entretien

Frère Godefroy
Raguenet
de Saint Albin

Moine trappiste, abbé d'Acey

Vitreaux (Jura)
De notre envoyé spécial

Vous avez été nommé supérieur d'Acey en janvier 2020 et les frères vous ont élu abbé le 25 mars. Une communauté que vous avez découverte.

Dom Godefroy : Et je continue à le faire ! C'est une belle communauté, qui a de solides racines territoriales, avec cette forte identité franc-comtoise. Modeste, à la fois solide et fragile, elle n'a jamais été très nombreuse ni très brillante. On n'y fabrique ni fromage, ni bière trappiste : l'abbaye a développé dès les années 1950 une activité industrielle d'électrolyse. C'est une belle aventure humaine, un outil performant qui assure notre subsistance.

«Comment dire "j'aime Dieu" si on ne commence pas par aimer son frère qui est à côté?»

Une technique de pointe dans une abbaye multiséculaire...

D. G. : La vie monastique implique un retrait du monde, mais s'inscrit dans une époque. À Acey, le tournant post-conciliaire a balayé bien des usages « trappistes » pour laisser place à quelque chose d'assez authentique, un brin rugueux. La simplicité est la couleur fondamentale de notre vie. Sans oublier la dimension fraternelle que nous sommes en train de redécouvrir.

On n'en a donc jamais fini de devenir frère ?

D. G. : C'est le labeur quotidien : pétrir cette pâte humaine, c'est accepter que la rencontre de l'autre soit le lieu de notre conversion, parce qu'il n'y en a pas d'autre. Comment dire

«Apprenons à croire à cette présence dans la nuit»

Ancien commando marine, le frère Godefroy a découvert sa vocation monastique grâce au message de Tibhirine.



Le frère Godefroy Raguenet de Saint Albin, à l'abbaye d'Acey, le 7 mai. Arnaud Finistre pour La Croix

«j'aime Dieu» si on ne commence pas par aimer son frère qui est à côté ? Nous ne sommes pas des frères juxtaposés avec suffisamment d'huile dans les rouages pour que cela ne frotte pas trop. Nous sommes réunis pour vivre ce rendez-vous de la grâce, qui rabote, ajuste, féconde jour après jour nos humanités.

«J'ai aussi touché les ambiguïtés d'un service de la paix mené par les armes, qui fait si souvent le lit de conflits futurs par une communication manichéenne.»

La vie monastique vous a touché dès l'adolescence...

D. G. : À 15 ans, j'étais à Lérins, magnifique abbaye sur l'île de Saint-Honorat (Alpes-Maritimes) et haut lieu touristique : l'été, des jeunes sont embauchés pour servir de tampon entre la paix monastique et le bruit des touristes et visiteurs. C'était mon premier contact avec la vie contemplative : j'ai découvert les psaumes, et surtout des hommes visiblement heureux. L'expérience a mis du temps à s'avouer comme une proposition de vie : de brefs passages dans une abbaye cistercienne ont entretenu la patiente incubation de ce virus.

Est-ce pour cela que vous avez d'abord choisi l'armée ?

D. G. : J'ai fait l'École navale et choisi la spécialité de commando marine où prenaient corps une soif d'aventure et un idéal, au service de mon pays, de la paix. L'expérience humaine était très riche. Pourtant, une soif se creusait : les hommes-grenouilles ne sont pas exactement des grenouilles de bénitier ! J'ai aussi touché les ambiguïtés d'un service de la paix mené par les armes, qui fait si souvent le lit de conflits futurs par une communication manichéenne, voire cynique quant aux « victimes collatérales ».

Comment le projet monastique est-il revenu ?

D. G. : C'est le témoignage de Tibhirine qui m'a fait entrevoir

Témoigner/ « Apprenons à croire à cette présence dans la nuit »

« Nous sommes réunis pour vivre ce rendez-vous de la grâce, qui rabote, ajuste, féconde jour après jour nos humanités. »

Du commando à la communauté

Il y a quelques années déjà, le frère Godefroy, passant non loin de l'abbaye d'Accey, s'était juré de ne jamais y vivre. L'élégante façade XVII^e était à ses yeux bien trop riche pour une vocation cistercienne. Une fois la porte franchie, l'impression est tout autre. Derrière l'apparence se joue le combat spirituel d'une communauté. Aujourd'hui, la beauté sobre et brute de l'église abbatiale, dans la lumière nue des vitraux contemporains, a effacé toute crainte d'embourgeoisement. Lui, qui n'avait d'autre désir que de vivre à Tibhirine, laisse Dieu écrire les lignes courbes d'une vie monastique faite d'inattendu. Le moine d'Aiguebelle, dans la Drôme, devenu aumônier des trappistes en Syrie, est désormais, à 50 ans, abbé en Franche-Comté. La silhouette élancée, entraînant les plis de l'habit dans une démarche décidée, l'ancien commando de marine garde une certaine rigueur dans l'allure. Venu d'ailleurs, le frère Godefroy Raguenet de Saint Albin se considère plus comme serviteur que supérieur. Barbe courte et œil espiègle, le 64^e abbé d'Accey s'interroge encore sur l'intérêt des médias pour la vie monastique. Si ce n'est pour lui l'occasion d'insister sur l'exigence et l'urgence de la vie communautaire et fraternelle. « Les frères se serviront mutuellement », édicte la Règle de saint Benoît. À commencer par l'abbé, au service de ses frères.

●●● Suite de la page 11.

une autre réponse à ma quête. Nommé officier d'échange aux États-Unis, je suis parti avec l'adresse de la trappe de Spencer, dans le Massachusetts, où le Seigneur m'attendait. Un moine m'a mis entre les mains le livre de l'abbé général dom Bernardo Jusqu'où suivre ? (1), qui présentait les frères martyrs de Tibhirine. Je découvrais la paradoxale fécondité de cette vie communautaire, enfouie, qui m'attirait quand je la côtoyais pour 24 ou 48 heures dans une abbaye.

Comment entrez-vous dans la vie monastique ?

D. G. : Aux États-Unis, j'apprends qu'il y a un essai pour retourner à Tibhirine : cinq frères vivent à Alger dans cet espoir. Et je veux en être. La première étape, c'était le noviciat à l'abbaye d'Aiguebelle (Drôme) : j'étais porté par un sentiment d'urgence mais je crois que c'est vrai de beaucoup de vocations qui nous arrachent à notre manière de vivre. La suite du parcours a été moins simple : six mois après que je suis rentré avec l'idée de partir à Tibhirine, ce projet de refonder a tourné court. Et je n'ai jamais mis les pieds en Algérie...

Comment avez-vous vécu ce changement de cap ?

D. G. : L'échec bouscule, dérouté, creuse la vérité du désir.

C'est un temps douloureux durant lequel la grâce est toujours présente... À travers le visage de mon père maître, dom Jean de la Croix, qui avait été prieur à Tibhirine : j'étais le fils de sa vieillesse. J'ai effectué plusieurs séjours à Midelt, au Maroc, qui prolonge la communauté de Tibhirine, et j'ai pu vivre avec les deux survivants : frère Amédée, décédé depuis, était un homme pascal, déjà passé de l'autre côté, et frère Jean-Pierre, pour qui le film *Des hommes et des dieux* a révélé sa vocation ultime de dernier témoin, qu'il incarne encore aujourd'hui.

« L'échec bouscule, dérouté, creuse la vérité du désir. C'est un temps douloureux durant lequel la grâce est toujours présente... »

À défaut d'Algérie, vous partez en Syrie ?

D. G. : En 2014, j'ai rencontré un ancien novice du monastère de Mar Moussa, au nord de Damas, refondé par Paolo Dall'Oglio,



ce jésuite porté disparu depuis 2013. Deux fois, j'ai demandé à rejoindre cette communauté oecuménique en dialogue avec l'islam. Deux fois, ma communauté a refusé. Mais, fin 2014, j'étais sollicité pour être aumônier des trappistes, à Azeir, à la frontière avec le Liban. J'ai accepté.

Comment vivre en moine dans ce pays en guerre ?

D. G. : Ce pays, où la convivialité entre les religions était extraordinaire, a été mis en ruine par une guerre largement importée. Arrivées en 2005 à Alep, les sœurs se sont installées en zone aléa, sur une colline, avec d'un côté un village chrétien maronite, de l'autre un village sunnite. Elles se sont retrouvées un an plus tard sur la ligne de front et ont passé des heures, de nuit, un chapelet à la main. Je suis ar-

rivé après la bataille, même si la guerre restait proche et l'insécurité palpable. La position d'aumônier est au service d'une communauté sans en être. Malgré l'état de guerre, l'isolement culturel et linguistique, j'ai eu la joie de vivre pendant trois ans et demi ce que j'avais désiré : être ce petit grain de prière dans cette marée de souffrance. À mon retour, après plusieurs mois à l'abbaye de Hauterive (Suisse), on m'a demandé d'être supérieur à Accey.

Cela vous éloigne du dialogue avec l'islam : est-ce cela l'obéissance ? Se laisser conduire là où le vent porte ?

D. G. : Le vent, c'est quelqu'un ! Vivre à l'écoute de l'islam vient du Seigneur et cet appel, aussi concret qu'inattendu en terre jurassienne, émane aussi du

Seigneur. Si cela vient de Lui, Il saura comment s'articuleront les deux... à son heure.

Quel est le sens de la vie monastique dans le monde d'aujourd'hui ?

D. G. : La fécondité de la vie monastique, nos sept frères de Tibhirine en sont un exemple lumineux, relève moins du faire que de l'être. Quand on est malade en bateau, c'est souvent à fond de cale parce qu'on n'a pas un horizon. Avec les secousses de la crise mondiale sanitaire, écologique, économique, politique, notre société est malade de ne pas avoir un horizon. La vie monastique, par sa simple présence, ouvre une brèche vers un Autre, qui est promesse, ouvre des possibles vers un horizon de sens. C'est l'expérience que font les personnes qui viennent au monastère.

Prière communautaire à l'abbaye d'Acéy, à Vitreux, le 7 mai.

Arnaud Finistre pour La Croix



repères

L'abbaye d'Acéy, depuis le XII^e siècle



Édifiée en 1136, l'abbaye Notre-Dame d'Acéy s'inscrit dans une longue histoire. Expulsés par Frédéric Barberousse dès les premières années, les moines ne cesseront de partir pour mieux revenir.

Au XIX^e siècle, c'est sous le rayonnement de l'abbaye d'Aiguebelle que les trap-

pistes s'enracinent durablement à Acéy.

Aux confins du Jura et de la Franche-Comté, la communauté est installée sur les bords de l'Ognon, dans le village de Vitreux. Entre Dijon, Dole et Besançon, l'abbaye est au cœur d'un paysage verdoyant.

Petite communauté de seize moines, un postulant et un jeune profès, Acéy recrute essentiellement dans les environs d'une région encore très chrétienne.

Abbé depuis 2003, le frère Jean-Marc présentait sa démission à l'occasion de son 75^e anniversaire. Frère Godefroy était alors nommé ad nutum (pour un temps) en vue de lui succéder le 24 janvier 2020. Une charge d'abbé qui lui a été confirmée par le vote de la communauté le 25 mars 2021.

amour réconcilie peu à peu avec sa pauvreté, et du coup avec ses frères. Petit à petit, un renversement se fait : on se laisse prier, on est prié. On est tenu par la main de la grâce, tangible par la main des frères. Ils me portent quand je suis par terre, incapable de prier, réduit à ce pauvre corps et cet esprit déboussolé. Comme nageurs de combat, nous intervenons souvent de nuit, et toujours en binômes – on ne plonge jamais seul – reliés par une ligne de vie. Vous ne le voyez pas mais vous savez que l'autre est là, présent dans l'obscurité. Il faut apprendre à croire à cette présence dans la nuit.

Quel est le passage de la Bible qui vous habite ?

D. G. : Une phrase de Joseph, dans la Genèse, quand son père Jacob l'envoie chercher ses frères. En chemin, il s'enquiert : « Je cherche mes frères. » Ces mots, aujourd'hui, sont la boussole de mon service de pasteur. **Recueilli par Christophe Henning**

(1). Jusqu'où suivre ? Les martyrs de l'Atlas, Bernardo Olivera, Cerf, 141 p., 1997.

«La vie monastique, par sa simple présence, ouvre une brèche vers un Autre, qui est promesse, ouvre des possibles vers un horizon de sens.»

Comment tient-on dans la prière ?

D. G. : La prière... Je répugne à en faire la raison d'être, flatteuse, d'une communauté monastique, nous dire cœur ou poumon de l'Église... Le moine n'est pas un héros, mais un pauvre qu'un

dis-moi en quoi tu crois

Par Agnes von Kirchbach

Pasteure de l'Église protestante unie



Source : J.-B. de Fombelle

Traces du Ressuscité

Nous parlons du Mur des lamentations, dernier endroit que Sophie a visité un mois avant le décès (prévisible) de son mari. « Ce qu'on y a ressenti ? Je ne sais pas. Jérusalem est si particulière. On y trouve une sorte de concentration de ce qui peut faire sens. C'est unique : un mur pour se rappeler les ruines, les destructions relationnelles, la violence, les guerres, les échecs, les larmes, les plaintes. Tout le monde peut s'y rendre. On ne voit pas Dieu. Il n'est pas derrière ce mur. Mais il n'est pas absent non plus. » Sophie continue : « Ce qui me déchire depuis le voyage, ce n'est pas la question de Dieu. C'est l'absence de mon mari. Il avait tout juste la cinquantaine. Pâques ? Oui, je sais comment les gens en parlent. Mais je n'arrive pas à accéder au sens de leurs mots. Il est décédé, celui auquel je tenais le plus dans ma vie. Mes amis ne comprennent pas que je ne sois pas redevenue comme avant : insou-

ciante, pleine d'initiatives et d'humour... Ma blessure demeure. Qui comprend cette morsure intérieure laissée par la mort ? » Nous entamons un long temps d'échange. Il faut reprendre les représentations spirituelles. La foi pascale ne se situe pas en dehors des ébranlements existentiels, ne veut pas contourner la confrontation avec la mort. Pour Sophie, quelque chose continue à parler en lien avec le Mur des lamentations. Est-ce que ce sont les fentes entre les pierres sèches ? Les petits papiers gribouillés et glissés ici et là, signes de ces cris innombrables provenant des profondeurs de la souffrance humaine ? « Il n'est pas ici. » Sans s'en rendre compte, Sophie répète les mots que l'évangéliste met dans la bouche d'un ange au moment où les femmes viennent chercher le corps de Jésus. Il n'est plus là. L'absence du Christ devient comme une trouée qui laisse passer la lumière.

Publicité

UN ÉVÉNEMENT

LE PELERIN

UN PARTENARIAT

LA CROIX

LE MONDE
histoire - art - archéologie
DE LA BIBLE



Pour s'inscrire, c'est facile ! Allez sur le site

lepelierin.com/webinaire-notre-dame et cliquez sur **Je m'inscris**